

B. 620^e
813

DE
LA LITTERATURE
ALLEMANDE;
DES DEFAUTS
QU'ON PEUT LUI REPROCHER;
QUELLES EN SONT LES CAUSES;
ET
PAR QUELS MOYENS ON PEUT
LES CORRIGER.



*Gantz
Indic*

A BERLIN,
chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.
1780.



LA LITTÉRATURE

ALLIÉE

DES DÉPUTÉS

DU GRAND PAYS

OUVERTS EN FAVEUR DES CAUSES

PAR QUINTELLI



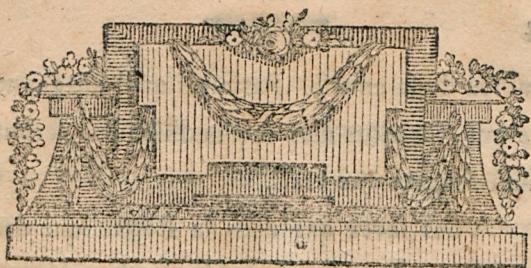
—————

1788

DE LA BIBLIOTHÈQUE

1788





Vous vous étonnez, Monsieur, que je ne joigne pas ma voix à la vôtre, pour applaudir aux progrès que fait, selon vous, journellement la Littérature allemande. J'aime notre commune Patrie autant que vous l'aimez, & par cette raison je me garde bien de la louer avant qu'elle ait mérité ces louanges: ce seroit comme si on vouloit proclamer Vainqueur un homme qui est au

milieu de la course. J'attends qu'il ait gagné le but, & alors mes applaudissemens seront aussi sinceres que vrais.

Vous savez que dans la République des lettres les opinions sont libres. Vous envisagez les objets d'un point de vuë, moi d'un autre; souffrez donc que je m'explique, & que je vous expose ma façon de penser ainsi que mes idées sur la Littérature ancienne & moderne, tant par rapport aux Langues, aux Connoissances, qu'au Goût.

Je commence par la Grèce, qui étoit le berceau des beaux Arts. Cette Nation parloit la langue la plus harmonieuse qui eût jamais existé. Ses premiers Théologiens, ses premiers Historiens étoient Poëtes: ce furent eux qui donnerent des tours heureux à leur langue, qui créèrent quantité d'expressions pittoresques, & qui apprirent à leurs Successeurs à s'exprimer avec grace, politesse, & décence.

Je passe d'Athènes à Rome; j'y trouve une République qui lutte longtemps contre ses voisins, qui combat pour la gloire & pour l'Empire. Tout étoit dans ce Gouvernement nerf & force, & ce ne fut qu'après qu'elle l'eut emporté sur Carthage sa rivale, qu'elle prit du goût pour les sciences. Le grand Africain, l'ami de Lelius & de Polibe, fut le premier Romain qui protégea les lettres. Ensuite vinrent les Gracques; après eux Antoine & Crassus, deux Orateurs célèbres de leur temps. Enfin la langue, le style, & l'éloquence Romaine ne parvinrent à leur perfection que du temps de Cicéron, d'Hortensius, & des beaux Génies qui honorèrent le siècle d'Auguste.

Ce court recensement me peint la marche des choses. Je suis convaincu qu'un auteur ne sauroit bien écrire, si la langue qu'il parle n'est ni formée, ni polie; & je vois qu'en tout Pays on commence par le

nécessaire , pour y joindre ensuite ce qui nous procure des agréments. La République romaine se forme; elle se bat pour acquérir des Terres, elle les cultive; & dès qu'après les guerres Puniqes elle a pris une forme stable, le goût des Arts s'introduit, l'éloquence & la langue latine se perfectionnent. Mais je ne néglige pas d'observer que depuis le premier Africain jusqu'au Consulat de Cicéron, il se trouve une période de cent soixante années.

Je conclus de là, qu'en toute chose les progrès sont lents, & qu'il faut que le noyau qu'on plante en terre, prenne racine, s'éleve, étende ses branches, & se fortifie avant de produire des fleurs & des fruits. J'examine ensuite l'Allemagne selon ces regles, pour apprécier avec justice la situation où nous sommes; je purge mon esprit de tout préjugé; c'est la vérité seule qui doit m'éclairer. Je trouve une langue à demi-barbare, qui

se divise en autant de dialectes différens que l'Allemagne contient de Provinces. Chaque Cercle se persuade que son Patois est le meilleur. Il n'existe point encore de recueil muni de la sanction nationale, où l'on trouve un choix de mots & de phrases qui constitue la pureté du Langage. Ce qu'on écrit en Suabe n'est pas intelligible à Hambourg, & le Style d'Autriche paroît obscur en Saxe. Il est donc physiquement impossible qu'un auteur doué du plus beau génie, puisse supérieurement bien manier cette langue brute. Si l'on exige qu'un Phidias fasse une Vénus de Gnide, qu'on lui donne un bloc de marbre sans défaut, des ciseaux fins, & de bons poinçons; alors il pourra réussir: point d'instrument, point d'artiste. On m'objectera peut-être que les Républiques Grecques avoient jadis des Idiomes aussi différens que les nôtres; on ajoutera que de nos jours même on distingue

la Patrie des Italiens par le Style & la prononciation qui varient de contrée en contrée. Je ne révoque pas ces vérités en doute ; mais que cela ne nous empêche pas de suivre la continuation des faits dans l'ancienne Grèce, ainsi que dans l'Italie moderne. Les Poètes, les Orateurs, les Historiens célèbres, fixerent leur langue par leurs Ecrits. Le Public, par une Convention tacite, adopta les tours, les phrases, les Métaphores, que les grands artistes avoient employés dans leurs ouvrages : ces expressions devinrent communes, elles rendirent ces langues élégantes ; elles les enrichirent en les ennoblissant.

Jettons à présent un coup-d'œil sur notre Patrie : j'entends parler un Jargon dépourvu d'agrément que chacun manie selon son caprice, des termes employés sans choix ; les mots propres & les plus expressifs négligés, & le sens des choses noyé dans des mers

épifodiques. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, nos Anacréons, nos Horaces, nos Démosthenes, nos Cicérons, nos Thucydides, nos Tites-Lives; je ne trouve rien, mes peines sont perdues. Soyons donc sincères, & confessions de bonne foi que jusqu'ici les Belles-lettres n'ont pas prospéré dans notre Sol. L'Allemagne a eu des Philosophes, qui soutiennent la comparaison avec les anciens, qui même les ont surpassés dans plus d'un genre: je me réserve d'en faire mention dans la suite. Quant aux Belles-lettres, convenons de notre indigence. Tout ce que je puis vous accorder sans me rendre le vil flatteur de mes compatriotes, c'est que nous avons eu dans le petit genre des fables, un Gellert, qui a su se placer à côté de Phèdre & d'Esop: les Poésies de Canitz sont supportables, non de la part de la diction, mais plus en ce qu'il imite foiblement. Ho-

race. Je n'omettrai pas les Idylles de Gesner qui trouvent quelques partisans: toutefois permettez moi de leur préférer les ouvrages de Catulle, de Tibulle, & de Propertius. Si je repasse les historiens, je ne trouve que l'histoire d'Allemagne du Professeur Masco que je puisse citer comme la moins défectueuse. Voulez-vous que je vous parle de bonne foi du mérite de nos orateurs? Je ne puis vous produire que le célèbre *Quant* de Königsberg, qui possédoit le rare & l'unique talent de rendre sa langue harmonieuse; & je dois ajouter à notre honte, que son mérite n'a été reconnu ni célébré. Comment peut-on prétendre que les hommes fassent des efforts pour se perfectionner dans leur genre, si la réputation n'est pas leur récompense? J'ajouterai à ces Messieurs que je viens de nommer, un Anonyme dont j'ai vû les vers non-rimés; leur cadence & leur harmonie résultoit d'un mé-

lange de Dactyles & de Spondées; ils étoient remplis de sens, & mon oreille a été flattée agréablement par des sons sonores, dont je n'aurois pas crû notre langue susceptible. J'ose présumer que ce genre de versification est peutêtre celui qui est le plus convenable à notre Idiôme, & qu'il est de plus préférable à la rime; il est vraisemblable qu'on feroit des progrès, si on se donnoit la peine de le perfectionner.

Je ne vous parle pas du Théâtre Allemand. Melpomene n'a été courtisée que par des amants bourrus, les uns guindés sur des échasses, les autres rampants dans la bouë, & qui tous rebelles à ses loix, ne sachant ni intéresser ni toucher, ont été rejetés de ses Autels. Les Amants de Thalie ont été plus fortunés; ils nous ont fourni du moins une vraie Comédie originale; c'est le *Postzug* dont je parle: Ce sont nos moeurs, ce sont nos ridicules, que le

Poëte expose sur le Théâtre; la pièce est bien faite. Si Molière avoit travaillé sur le même sujet, il n'auroit pas mieux réussi. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous étaler un Catalogue plus ample de nos bonnes productions: je n'en accuse pas la Nation; elle ne manque ni d'esprit ni de génie; mais elle a été retardée par des causes qui l'ont empêchée de s'élever en même temps que ses voisins. Remontons, s'il vous plaît, à la renaissance des Lettres, & comparons la situation où se trouva l'Italie, la France, & l'Allemagne lors de cette révolution, qui se fit dans l'esprit humain.

Vous savez, que l'Italie en redevint le berceau, que la maison d'Est, les Médicis, & le Pape Léon X. contribuèrent à leurs progrès en les protégeant. Tandis que l'Italie se polissoit, l'Allemagne, agitée par des Théologiens, se partageoit en deux factions, dont chacune se signaloit par sa

haine pour l'autre, son enthousiasme, & son fanatisme. Dans ce même temps François I. entreprit de partager avec l'Italie, la gloire d'avoir contribué à restaurer les Lettres: il se consuma en vains efforts pour les transplanter dans sa Patrie; ses peines furent infructueuses. La Monarchie épuisée par la rançon de son Roi, qu'elle payoit à l'Espagne, étoit dans un état de langueur. Les guerres de la Ligue, qui survinrent après la mort de François I. empêchoient les Citoyens de s'appliquer aux beaux Arts. Ce ne fut que vers la fin du regne de Louis XIII. après que les plaies des guerres civiles furent guéries sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, dans des temps qui favorisoient cette entreprise, qu'on reprit le projet de François I. La Cour encouragea les Savants & les beaux-esprits, tout se piqua d'émulation; & bientôt après sous le regne de Louis XIV, Paris ne le céda ni à Florence

ni à Rome. Que se passoit-il alors en Allemagne? Précisément lorsque Richelieu se couvroit de gloire en polissant sa Nation, c'étoit le fort de la guerre de trente ans. L'Allemagne étoit ravagée & pillée par vingt armées différentes, qui tantôt victorieuses, tantôt battues amenoient la désolation à leur fuite. Les Campagnes étoient dévastées, les Champs sans culture, les villes presque désertes. L'Allemagne n'eut gueres le temps de respirer après la paix de Westphalie: Tantôt elle s'opposoit aux forces de l'Empire Ottoman, très redoutable alors; tantôt elle résistoit aux armées françoises, qui empiétoient sur la Germanie pour étendre l'Empire des Gaules. Croit-on, lorsque les Turcs assiégeoient Vienne, ou lorsque Mélac faccageoit le Palatinat, que les flammes confumoient les habitations & les Villes, que l'azile de la mort même étoit violé par la licence effrénée des Soldats,

qui tiroient de leur tombeau les cadavres des Electeurs pour s'en approprier les misérables dépouilles ; croit-on que dans des moments où des mères désolées se fauvoient des ruines de leur Patrie, en portant leurs enfants exténués d'inanition sur leurs bras, que l'on composoit à Vienné, à Manheim, des Sonnetti, ou que l'on y fesoit des Epigrammes ? Les muses demandent des aziles tranquilles ; elles fuyent des lieux où regne le trouble, & où tout est en subversion. Ce ne fut donc qu'après la guerre de Succession, que nous commençâmes à réparer ce que tant de Calamités successives nous avoient fait perdre. Ce n'est donc ni à l'esprit ni au génie de la Nation qu'il faut attribuer le peu de progrès que nous avons fait ; mais nous ne devons nous en prendre qu'à une suite de conjonctures facheuses, à un enchaînement de guerres qui nous ont ruinés & appauvris autant d'hommes que d'argent.

Ne perdez pas le fil des événements; suivez la marche de nos peres, & vous applaudirez à la sagesse qui a dirigé leur conduite; ils ont agi précisément comme il étoit convenable à la situation où ils se trouvoient. Ils ont commencé par s'appliquer à l'Economie rurale, à remettre en valeur les Terres, qui faute de bras étoient demeurées sans culture; ils ont relevé les maisons détruites; ils ont encouragé la propagation. On s'est partout appliqué à défricher des terres abandonnées; une population plus nombreuse a donné naissance à l'industrie; le luxe même s'est introduit, ce fléau des petites Provinces, & qui augmente la circulation dans les grands Etats. Enfin, voyagez maintenant en Allemagne, traversez la d'un bout à l'autre; vous trouverez partout sur votre chemin des Bourgades changées en villes florissantes: là c'est Münster, plus loin c'est Cassel, ici c'est
Dresde

Dresde & Géra. Allez dans la Franconie, vous trouverez Würtzbourg, Nürnberg. Si vous approchez du Rhin, vous passerez par Fulde & Franckfort sur le Mein pour aller à Manheim, de là à Mayence & à Bonn. Chacune de ces Cités présente au voyageur surpris des Edifices qu' il ne croyoit pas trouver dans le fond de la Forêt Hercynienne. La mâle activité de nos compatriotes ne s'est donc pas bornée à réparer les pertes causées par nos calamités passées; elle a sçû aspirer plus haut, elle a sçû perfectionner ce que nos ancêtres n'avoient qu'ébauché. Depuis que ces changements avantageux se sont opérés, nous voyons l'aifance devenir plus générale; le tiers-état ne languit plus dans un honteux avilissement; les Peres fournissent à l'étude de leurs enfants sans s'obérer. Voilà les prémices établies de l'heureuse révolution que nous attendons; les entraves, qui lioient le génie de nos

Ayeux, font brisées & détruites; déjà l'on s'apperçoit que la femence d'une noble émulation germe dans les esprits. Nous avons honte qu'en certains genres nous ne puissions pas nous éгалer à nos voisins; nous désirons de regagner par des travaux infatigables le temps que nos défastres nous ont fait perdre; & en général le goût national est si décidé pour tout ce qui peut illustrer notre Patrie, qu'il est presque évident avec de telles dispositions, que les Muses nous introduiront à notre tour dans le Temple de la gloire. Examinons donc ce qu'il reste à faire pour arracher de nos champs toutes les ronces de la barbarie qui s'y trouvent encore, & pour accélérer ces progrès si désirables auxquels nos compatriotes aspirent. Je vous l'ai déjà dit, il faut commencer par perfectionner la Langue; elle a besoin d'être limée & rabottée: elle a besoin d'être maniée par des mains habiles. La clarté est la

première regle que doivent se prescrire ceux qui parlent & qui écrivent, parce qu'il s'agit de peindre sa pensée, ou d'exprimer ses idées par des paroles. A quoi servent les pensées les plus justes, les plus fortes, les plus brillantes, si vous ne les rendez intelligibles? Beaucoup de nos Auteurs se complaisent dans un Style diffus; ils entassent parenthèse sur parenthèse; & souvent vous ne trouvez qu'au bout d'une page entière le verbe d'où dépend le sens de toute la phrase; rien n'obscurcit plus la construction; ils sont lâches au lieu d'être abondants, & l'on devineroit plutôt l'énigme du Sphinx que leur pensée. Une autre cause qui nuit autant aux progrès des Lettres que les vices que je reproche à notre Langue & au Style de nos Ecrivains, c'est le défaut des bonnes études. Notre nation a été accusée de pédanterie parce que nous avons eu une foule de Commentateurs vétilliers & pesants. Pour le

laver de ce reproche, on commence à négliger l'étude des Langues savantes; & afin de ne point passer pour pédant, on va devenir superficiel. Peu de nos Savants peuvent lire sans difficulté les auteurs Classiques tant grecs que latins. Si l'on veut se former l'oreille à l'harmonie des vers d'Homère, il faut pouvoir le lire coulamment sans le secours d'un Dictionnaire. J'en dis autant au sujet de Démosthene, d'Aristote, de Thucydide, & de Platon. Il en est de même pour se rendre familière la connoissance des auteurs latins. La jeunesse à présent ne s'applique presque pas du tout au grec, & peu apprennent assez le Latin pour traduire médiocrement les ouvrages des grands hommes qui ont honoré le Siècle d'Auguste. Ce sont cependant là les sources abondantes où les Italiens, les François, & les Anglois, nos devanciers, ont puisé leurs connoissances; ils se sont formés autant qu'ils ont pû sur

ces grands modeles; ils se font approprié leur façon de penfer: & en admirant les grandes beautés dont les ouvrages des anciens fourmillent, ils n'ont pas négligé d'en apprécier les défauts. Il faut estimer avec discernement, & ne jamais s'abandonner à une adulation aveugle. Ces heureux jours, dont les Italiens, les François, & les Anglois ont joui avant nous, commencent maintenant à décliner fenfiblement. Le Public est raffasié des Chefs-d'œuvre qui ont paru; les connoiffances étant plus répandues, font moins estimées; enfin, ces nations se croient en possession de la gloire que leurs auteurs leur ont acquise, & elles s'endorment sur leurs Lauriers. Mais je ne fais comment cette digression m'a égaré de mon sujet. Retournons à nos foyers, & continuons encore à examiner ce qui s'y trouve de défectueux à l'égard de nos Etudes.

Je crois remarquer que le petit nombre de bons & d'habiles Instituteurs qui se trouvent, ne répond pas aux besoins des Ecoles; nous en avons beaucoup, & toutes veulent être pourvues. Si les maîtres sont pédants, leur esprit vétilleur s'appesantit sur des bagatelles & néglige les choses principales. Longs, diffus, enuoyeux, vuides de choses dans leurs instructions, ils excèdent leurs Ecoliers, & leur inspirent du dégoût pour les études. D'autres Recteurs s'acquittent de leur emploi en mercénaires: que leurs Ecoliers profitent ou qu'ils ne s'instruisent pas, cela leur est indifférent pourvû que leurs gages leur soient exactement payés. Et c'est encore pis, si ces maîtres manquent eux-mêmes de connoissances. Qu'apprendront-ils aux autres, si eux-mêmes ne savent rien? à Dieu ne plaise qu'il n'y ait pas quelque exception à cette regle, & qu'on ne trouve pas en Allemagne quelques Rec-

teurs habiles. Je ne m'y oppose en rien; je me borne à désirer ardemment que leur nombre fût plus considérable. Que ne dirai-je pas de la Méthode vicieuse que les maîtres emploient pour enseigner à leurs Eleves la Grammaire, la Dialectique, la Rhétorique, & d'autres connoissances? Comment formeront-ils le goût de leurs Ecoliers, s'ils ne savent pas eux-mêmes discerner le bon du médiocre, & le médiocre du mauvais; s'ils confondent le Style diffus avec le Style abondant; le trivial, le bas, avec le naïf; la prose négligée & défectueuse avec le Style simple; le Galimathias avec le sublime? s'ils ne corrigent pas avec exactitude les Thèmes de leurs Ecoliers? s'ils ne relevent pas leurs fautes sans les décourager, & s'ils ne leur inculquent pas soigneusement les règles qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux en composant? J'en dis autant pour l'exactitude des métaphores; car

je me ressouviens dans ma jeunesse d'avoir lû dans une Epitre dédicatoire d'un Professeur Heineccius à une Reine, ces belles paroles: „*Ihro Majestät glänzen wie ein Karfunkel am Finger der jetzigen Zeit.*” „Vostre Majesté brille comme une Escarboucle au doigt du temps présent.” Peut-on rien de plus mauvais? Pourquoi une Escarboucle? Est-ce que le temps a un doigt? Quand on le représente, on le peint avec des ailes, parce qu'il s'envole sans cesse; avec un Clepsydre, parce que les heures le divisent; & on arme son bras d'une faux, pour désigner qu'il fauche ou détruit tout ce qui existe. Quand des Professeurs s'expriment dans un style aussi bas que ridicule, à quoi faut-il s'attendre de leurs Ecoliers?

Passons maintenant des basses Classes aux Universités; examinons les impartialement de même. Le défaut qui me saute le plus aux yeux, c'est qu'il n'y a point de méthode

générale pour enseigner les sciences; chaque Professeur s'en fait une. Je suis de l'opinion qu'il n'y a qu'une bonne méthode, & qu'il faut s'en tenir à celle-là. Mais quelle est la pratique de nos jours? Un Professeur en droit, par exemple, a quelques Jurisconsultes favoris, dont il explique les opinions; il s'en tient à leurs ouvrages sans faire mention de ce que d'autres Auteurs ont écrit sur le droit; il relève la dignité de son art pour faire valoir ses connoissances; il croit passer pour un oracle s'il est obscur dans ses leçons; il parle des loix de Memphis quand il est question des coutumes d'Osnabrück, ou il inculque les loix de Minos à un Bachelier de St. Gall. Le Philosophe a son Système favori, auquel il se tient à peu-près de même. Ses Ecoliers sortent de son College la tête remplie de préjugés; ils n'ont parcouru qu'une petite partie des opinions humaines, ils n'en connoissent pas toutes

les erreurs ni toutes les absurdités. Je suis encore indécis sur la médecine, si elle est un art, ou si elle n'en est pas un; mais je suis persuadé certainement, qu'aucun homme n'a la puissance de refaire un Estomac, des poulmons, & des reins, quand ces parties essentielles à la vie humaine sont viciées; & je conseille très-fort à mes amis, s'ils sont malades, d'appeller à leur secours un médecin qui ait rempli plus d'un Cimetière, plutôt, qu'un jeune Eleve de Hoffmann ou de Børhave, qui n'a tué personne. Je n'ai rien à reprendre en ceux qui enseignent la Géométrie. Cette science est la seule, qui n'ait point produit de Sectes; elle est fondée sur l'analyse, sur la Synthèse & sur le calcul; elle ne s'occupe que de vérités palpables; aussi a-t-elle la même méthode en tout pays. Je me renferme également dans un respectueux silence à l'égard de la Théologie. On dit que c'est une science divine, & qu'il

n'est pas permis aux profanes de toucher à l'encensoir. Il me fera, je crois, permis d'en agir avec moins de circonspection avec Messieurs les Professeurs en histoire, & de présenter quelque petit doute à leur examen. J'ose leur demander, si l'étude de la Chronologie est ce qu'il y a de plus utile dans l'histoire; si c'est une faute irrémissible de se tromper sur l'année de la mort de Belus; sur le jour où le cheval de Darius se mettant à hennir, eleva son maître sur le Thrône de Perse; sur l'heure où la Bulle d'or fut publiée; si ce fut à six heures du matin ou à quatre heures de l'après-midi? Pour moi, je me contente de savoir le contenu de la Bulle d'or, & qu'elle a été promulguée l'année 1356. Ce n'est pas que je veuille excuser des historiens, qui commettent des anachronismes: j'aurai cependant plutôt de l'indulgence pour les petites fautes de cette nature que pour des fautes considé-

rables; comme celles de rapporter confusément les faits, de ne pas développer avec clarté les causes & les événements, de négliger toute méthode, de s'appesantir longuement sur les petits objets, & de passer légèrement sur ceux qui sont les plus essentiels. Je pense à peu-près de même à l'égard de la Généalogie; & je crois qu'on ne doit pas lapider un homme de Lettres pour ne pas savoir débrouiller la Généalogie de Sainte Helène, mere de l'Empereur Constantin, ou de Hildegarde, femme ou maîtresse de Charlemagne. On ne doit enseigner que ce qu'il est nécessaire de savoir, on doit négliger le reste. Peut-être trouverez-vous ma censure trop sévère. Comme rien n'est parfait ici bas, vous en conclurez que notre Langue, nos Colleges, & nos Universités ne le sont pas non plus. Vous ajouterez que la Critique est aisée, mais que l'art est difficile; qu'il faut donc indiquer quelles sont, pour

mieux faire, les regles qu'on doit suivre. Je suis tout disposé, Monsieur, à vous satisfaire. Je crois que si d'autres Nations ont pû se perfectionner, nous avons les mêmes moyens qu'eux, & qu'il ne s'agit que de les employer. Il y a longtemps que dans mes heures de loisir j'ai réfléchi sur ces matières, de sorte que je les ai assez présentes pour les coucher sur le papier & les foumettre à vos lumières; d'autant plus que je n'ai aucune prétention à l'infailibilité.

Commençons par la Langue allemande, laquelle j'accuse d'être diffuse, difficile à manier, peu sonore, & qui manque de plus de cette abondance de termes métaphoriques si nécessaires pour fournir des tours nouveaux, & pour donner des graces aux langues polies. Afin de déterminer la route que nous devons prendre pour arriver à ce but, examinons le chemin que nos voisins ont pris pour y parvenir. En Italie, du temps de

Charlemagne, on parloit encore un jargon barbare; c'étoit un mélange de mots pris des Huns & des Lombards entremêlés de phrafes latines, mais qui auroient été intelligibles aux oreilles de Cicéron ou de Virgile: Ce dialecte demeura tel qu'il étoit, durant les Siècles de barbarie qui se succéderent. Longtemps après, parut le Dante; ses vers charmerent ses lecteurs, & les Italiens commencerent à croire que leur Langue pourroit succéder à celle des Vainqueurs de l'univers; ensuite peu avant & durant la renaissance des Lettrés, fleurirent Pétrarque, l'Arioste, Sannazar, & le Cardinal Bembo. C'est principalement le génie de ces hommes célèbres qui a fixé la Langue Italienne. L'on vit se former en même temps l'Académie de la Crusca, qui veille à la conservation comme à la pureté du Style.

Je passe maintenant en France. Je trouve qu'à la Cour de François I. on parloit

un jargon auffi discordant pour le moins que notre Allemand l'est encore; & n'en déplaist aux Admirateurs de Marot, de Rabelais, de Montagne, leurs Ecrits grossiers & dépourvus de graces, ne m'ont causé que de l'ennui & du dégoût. Après eux vers la fin du Regne de Henri IV. parut Matherbe. C'est le premier Poëte que la France ait eu; ou, pour mieux dire, en qualité de versificateur il est moins défectueux que ses devanciers. Pour marque qu'il n'avoit pas poussé son art à la perfection, je n'ai qu'à vous rapeller ces vers que vous connoissez d'une de ses Odes:

„Prends ta foudre, Louis, & va, comme
un Lion,
„Donner le dernier coup à la dernière tête
de la rebellion.”

A-t-on jamais vû un Lion armé d'un foudre? La fable met la foudre entre les mains du maître des Dieux, ou elle en arme l'aigle qui l'accompagne; jamais Lion n'a eu cet

attribut. Mais quittons Malherbe avec ses métaphores impropres, & venons aux Corneilles, aux Racines, aux Despréaux, aux Bossuets, aux Fléchiers, aux Pascals, aux Fénelons, aux Bourfaulx, aux Vaugelas, les véritables peres de la langue Française; ce sont eux qui ont formé le style, fixé l'usage des mots, rendu les phrases harmonieuses, & qui ont donné de la force & de l'énergie au vieux jargon barbare & discordant de leurs ancêtres: On dévora les ouvrages de ces beaux génies. Ce qui plait se retient. Ceux qui avoient du talent pour les Lettres, les imiterent. Le style & le goût de ces grands hommes se communiqua depuis à toute la Nation. Mais souffrez que je vous arrête un moment, pour vous faire remarquer, qu'en Grece, en Italie, comme en France, les Poëtes ont été les premiers, qui rendant leur langue flexible & harmonieuse, l'ont ainsi préparée à deve-

nir plus souple & plus maniable sous la plume des auteurs, qui après eux écrivirent en prose.

Si je me transporte maintenant en Angleterre, j'y trouve un tableau semblable à celui que je vous ai fait de l'Italie & de la France. L'Angleterre avoit été subjuguée par les Romains, par les Saxons, par les Danois, & enfin par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie. De cette confusion des Langues de leurs vainqueurs, en y joignant le jargon qu'on parle encore dans la Principauté de Galles, se forma l'Anglois. Je n'ai pas besoin de vous avertir que dans ces temps de barbarie, cette langue étoit au moins aussi grossière que celles dont je viens de vous parler. La renaissance des Lettres opéra le même effet sur toutes les Nations; l'Europe étoit lassée de l'ignorance crasse dans laquelle elle avoit croupi durant tant de siècles, elle voulut s'éclairer. L'Angle-

terre, toujours jalouse de la France, aspirait à produire elle-même ses auteurs; & comme pour écrire, il faut avoir une langue, elle commença à perfectionner la sienne: Pour aller plus vite; elle s'appropriâ du latin, du françois, de l'Italien, tous les termes qu'elle jugea lui être nécessaires; elle eut des Ecrivains célèbres; mais ils ne purent adoucir ces sons aigus de leur langue qui choquent les oreilles étrangères. Les autres Idiomes perdent quand on les traduit, l'Anglois seul y gagne. Je me souviens à ce propos de m'être trouvé un jour avec des gens de Lettres; quelqu'un leur demanda en quelle langue s'étoit énoncé le serpent qui tenta notre première mere? En Anglois, répondit l'érudite, car le serpent siffle. Prenez cette mauvaise plaisanterie pour ce qu'elle vaut.

Après vous avoir exposé comment chez d'autres Nations les langues ont été culti-

vées & perfectionnées, vous jugez fans doute, qu'en employant les mêmes moyens, nous réussirons également comme eux. Il nous faut donc de grands Poëtes & de grands Orateurs pour nous rendre ce service, & nous ne devons pas l'attendre des Philosophes; leur partage est de déraciner des erreurs, & de découvrir des vérités nouvelles. Les Poëtes & les Orateurs doivent nous enchanter par leur harmonie, nous attendrir & nous persuader; mais comme on ne fait pas naître des génies à point nommé, voyons si nous ne pourrions pas faire également quelques progrès en employant des secours intermédiaires. Pour resserrer notre style, retranchons toute parenthèse inutile; pour acquérir de l'énergie traduisons les auteurs anciens qui se sont exprimés avec le plus de force & de grace. Prenons chez les Grecs, Thucydide, Xénophon; n'oublions pas la Poétique d'Aristote. Qu'on

s'applique surtout à bien rendre la force de Démosthènes. Nous prendrons des Latins le Manuel d'Épictète, les Pensées de l'Empereur Marc-Aurèle, les Commentaires de César, Salluste, Tacite, l'art poétique d'Horace. Les François pourront nous fournir les Pensées de la Roche-Foucault, les lettres Persanes, l'Esprit des loix. Tous ces livres que je propose, la plupart écrits en style sententieux, obligeront ceux qui les traduiront, à fuir les termes oiseux & les paroles inutiles; nos Ecrivains emploieront toute leur sagacité à resserrer leurs idées, pour que leur Traduction ait la même force que l'on admire dans leurs originaux. Toutefois en rendant leur style plus énergique, ils seront attentifs à ne point devenir obscurs; & pour conserver cette clarté, le premier des devoirs de tout Ecrivain, ils ne s'écarteront jamais des règles de la Grammaire, afin que les verbes qui doivent régir les

phrases, soient placés de forte qu'il n'en résulte aucun sens amphibologique. Des traductions faites en ce genre serviront de modèles, sur les quels nos Ecrivains pourront se mouler. Alors nous pourrons nous flatter d'avoir suivi le précepte qu'Horace donne aux auteurs dans sa Poétique: *Tot verba, tot pondera.* Il sera plus difficile d'adoucir les sons durs dont la plupart des mots de notre langue abondent. Les voyelles plaissent aux oreilles; trop de Consonnes rapprochées les choquent, parcequ'elles coûtent à prononcer, & n'ont rien de sonore: nous avons de plus quantité de verbes auxiliaires & actifs dont les dernières Syllabes sont sourdes & défagréables, comme *sagen, geben, nehmen*: Mettez un *a* au bout de ces terminaisons & faites en *sagena, gebena, nehmena*, & ces sons flatteront l'oreille. Mais je fais aussi, que quand même l'Empereur avec ses huit Electeurs dans une Diet-

te solennelle de l'Empire, donneroit une loi pour qu'on prononçât ainsi, les Sectateurs zélés du Tudesque se moqueroient d'eux & crieroyent partout en beau latin: *Cæsar non est super grammaticos*, & le Peuple qui décide des Langues en tout pays, continueroit à prononcer *sagen* & *geben* comme de coutume. Les françois ont adouci par la prononciation bien des mots qui choquent les oreilles & qui avoient fait dire à l'Empereur Julien, que les Gaulois croassoient comme les corneilles. Ces mots tels qu'on les prononçoit alors, sont, *cro-jo-gent*, *voi-yai-gent*, on les prononce à présent *croient*, *voient*; s'ils ne flattent pas, ils sont toutefois moins désagréables. Je crois que pour de certains mots nous en pourrions user de même. Il est encore un vice que je ne dois pas omettre, celui des comparaisons basses & triviales, puisées dans le jargon du Peuple. Voici, par exem-

plé, comme s'exprima un Poëte, qui dédia ses ouvrages à je ne fais quel Protecteur:
„Schiefs großer Gönner, schiefs deine Strahlen, Arm dick, auf deinen Knecht hernieder.“ „Répands, grand Protecteur, répands tes rayons gros comme le bras sur ton serviteur.” Que dites vous de ces rayons gros comme le bras? N'auroit-on pas dû dire à ce Poëte: mon ami, apprends à penfer, avant de te mêler d'écrire? N'imitons donc pas les pauvres qui veulent passer pour riches; convenons de bonne foi de notre indigence; que cela nous encourage plutôt à gagner par nos travaux les trésors de la Littérature, dont la possession mettra le comble à la gloire nationale.

Après vous avoir exposé de quelle manière on pourroit former notre langue, je vous prie de me prêter la même attention à l'égard des mesures que l'on pourroit prendre pour étendre la sphere de nos connois-

fances, rendre les études plus faciles, plus utiles, & former en même temps le goût de la jeunesse. Je propose en premier lieu, qu'on fasse un choix plus réfléchi des Recteurs qui doivent régir les Classes, & qu'on leur prescrive une méthode sage & judicieuse qu'ils doivent suivre en enseignant, tant pour la Grammaire & pour la Dialectique qu'également pour la Rhétorique; qu'on fasse de petites distinctions pour les enfants qui s'appliquent, & de légères flétrissures pour ceux qui se négligent. Je crois que le meilleur traité de Logique & en même temps le plus clair, est celui de Wolff. Il faudroit donc obliger tous les Recteurs à l'enseigner, d'autant plus que celui de Batteux n'est pas traduit & qu'il ne l'emporte pas sur l'autre. Pour la Rhétorique, qu'on s'en tienne à Quintilien. Quiconque, en l'étudiant, ne parvient pas à l'éloquence, n'y parviendra jamais. Le style de cet ouvrage est clair,

il contient tous les préceptes & les regles de l'art; mais il faut avec cela que les maîtres examinent avec soin les Thèmes de leurs Ecoliers, en leur expliquant les raisons pour les quelles on corrige leurs fautes, & en louant les endroits où ils ont réussi.

Si les maîtres suivent la méthode que je propose, ils développeront le germe des talents où la nature en a semés; ils perfectionneront le jugement de leurs Ecoliers en les accoutumant à ne point décider sans connoissance de cause, ainsi qu'à tirer des conséquences justes de leurs principes. La Rhétorique rendra leur esprit méthodique; ils apprendront l'art d'arranger leurs idées, de les joindre, & de les lier les unes aux autres par des transitions naturelles, imperceptibles, & heureuses; ils sçauront proportionner le Style au sujet, employer à propos les figures, tant pour varier la Monotonie du Style, que pour répandre des fleurs sur les

endroits qui en font susceptibles; & ils ne confondront pas deux métaphores en une, ce qui ne peut présenter qu'un sens louche au Lecteur. La Rhétorique leur enseignera encore à faire un choix des arguments qu'ils veulent employer selon le caractère de l'Auditoire auquel ils ont à s'adresser; ils apprendront à s'insinuer dans les esprits, à plaire, à émouvoir, à exciter l'indignation ou la pitié, à persuader, à entraîner tous les suffrages: Quel art divin que celui, où, par le moyen de la seule parole, sans force ni violence, on parvient à subjuguier les esprits, à régner sur les cœurs, & à savoir exciter dans une nombreuse assemblée les passions des quelles on veut qu'elle soit susceptible. Si les bons Auteurs étoient traduits en notre langue, j'en recommanderois la lecture comme celle d'une chose importante & nécessaire. Par exemple, pour les Logiciens, rien ne les formeroit mieux

que le Commentaire de Bayle sur les Comètes, & sur le *Contrains-les d'entrer*. Bayle est selon mes foibles lumières, le premier des Dialecticiens de l'Europe; il raisonne non seulement avec force & précision: mais il excelle surtout à voir d'un coup-d'œil tout ce de quoi une proposition est susceptible; son côté fort, son côté foible; comment il faut la soutenir, & comment on pourra réfuter ceux qui l'attaqueront. Dans son grand Dictionnaire il attaque Ovide sur le débrouillement du Cahos; il y a des articles excellents sur les Manichéens, sur Epicure, sur Zoroastre &c. Tous méritent d'être lus & étudiés, & ce fera un avantage ineffimable pour les jeunes gens qui pourront s'approprier la force du raisonnement & la vive pénétration d'esprit de ce grand homme. Vous devinez d'avance les auteurs que je recommanderai à ceux qui étudient l'éloquence. Pour qu'ils apprennent à sacrifier

aux graces, je voudrois qu'ils lussent les
grands Poëtes, Homere, Virgile, quelques
Odes choisies d'Horace, quelques vers d'A-
nacreon. Afin qu'ils prissent le grand goût
de l'éloquence, je mettrois Démosthene &
Cicéron entre leurs mains; on leur feroit
remarquer en quoi differe le mérite de ces
deux grands orateurs. Au premier on ne
sauroit rien ajoûter, au second il n'y a rien
à retrancher. Ces lectures pourroient être
suivies des belles Oraisons funebres de
Bossuet & de Flèchier, du Démosthene &
du Cicéron françois, & du petit Carême
de Massillon rempli de traits de la plus su-
blime éloquence. Afin de leur apprendre
dans quel goût il faut écrire l'histoire, je
voudrois qu'ils lussent Tite-Live, Salluste,
Tacite; on leur feroit remarquer en même
temps la Noblesse du Style, la beauté de
leur narration, en condamnant toutefois la
crédulité avec la quelle Tite-Live donne à

la fin de chaque année une Liste de miracles les uns plus ridicules que les autres. Ces jeunes gens pourroient ensuite parcourir l'histoire universelle de Bossuet, & les révolutions Romaines par l'Abbé de Vertot; on pourroit y ajouter l'avantpropos de l'histoire de Charles Quint par Robertson. Ce seroit le moyen de leur former le goût & de leur apprendre comment il faut écrire; mais si le Recteur n'a pas lui-même ces connoissances, il se contentera de dire; ici Démosthene emploie le grand argument Oratoire; là, & dans la plus grande partie du Discours, il se fert de l'Enthymème; voilà une apostrophe, voici une prosopopée; en tel endroit une Métaphore, dans l'autre une hyperbole. Cela est bon, mais si le maître ne relève pas mieux les beautés de l'auteur, & qu'il n'en fasse pas remarquer les défauts, (parce qu'il en échappe même aux plus grands orateurs,) il n'aura pas rempli sa

tâche. J'insiste si fort sur toutes ces choses, à cause que je voudrois que la jeunesse formât des Ecoles avec des Idées nettes, & que non content de leur remplir la mémoire, l'on s'attachât surtout à leur former le jugement, afin qu'ils apprissent à discerner le bon du mauvais, & que ne se bornant pas à dire, cela me plaît, ils puissent à l'avenir donner des raisons solides de ce qu'ils approuvent ou de ce qu'ils rejettent.

Pour vous convaincre du peu de goût qui jusqu'à nos jours regne en Allemagne, vous n'avez qu'à vous rendre aux Spectacles publics. Vous y verrez représenter les abominables pièces de Schakespear traduites en notre langue, & tout l'Auditoire se pâmer d'aïse en entendant ces farces ridicules & dignes des Sauvages du Canada. Je les appelle telles parce qu'elles péchent contre toutes les regles du Théâtre. Ces regles ne sont point arbitraires, vous les trouvez dans la

Poétique d'Aristote, où l'unité de lieu, l'unité de temps, & l'unité d'intérêt sont prescrites comme les seuls moyens de rendre les Tragédies intéressantes; au lieu que dans ces pièces Angloises la Scène dure l'espace de quelques années. Où est la vraisemblance? Voilà des Crocheteurs & des Fossoyeurs qui paroissent & qui tiennent des propos dignes d'eux; ensuite viennent des Princes & des Reines. Comment ce mélange bizarre de bassesse & de grandeur, de bouffonnerie & de tragique, peut-il toucher & plaire? On peut pardonner à Schakespear ces écarts bizarres; car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un Gætz de Berlichingen qui paroît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces angloises, & le Parterre applaudit & demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. Je fais qu'il ne faut point disputer des goûts;

cependant permettez moi de vous dire, que ceux qui trouvent autant de plaisir aux Danseurs de corde, aux marionettes, qu'aux Tragédies de Racine, ne veulent que tuer le temps; ils préfèrent ce qui parle à leurs yeux à ce qui parle à leur esprit, & ce qui n'est que Spectacle à ce qui touche le cœur. Mais revenons à notre sujet.

Après vous avoir parlé des basses Classes, il faut que j'en agisse avec la même franchise à l'égard des Universités, & que je vous propose les corrections qui paroîtront les plus avantageuses & les plus utiles à ceux qui voudront se donner la peine d'y bien réfléchir. Il ne faut pas croire que la méthode qu'emploient les Professeurs pour enseigner les sciences, soit indifférente; s'ils manquent de clarté & de netteté, leurs peines sont perdues; ils ont leur Cours tout préparé d'avance, & ils s'en tiennent là. Que ce Cours de leur Science soit bien ou mal fait,

fait, personne ne s'en embarrasse; aussi voit-on le peu d'avantage qu'on retire de ces Etudes; bien peu d'Ecoliers en sortent avec les connoissances qu'ils en devroient rapporter. Mon idée seroit donc de prescrire à chaque Professeur la regle qu'il doit suivre en enseignant dans ses Colleges. En voici l'ébauche. Mettons le Géometre & le Théologien de côté, parce qu'il n'y a rien à ajouter à l'évidence du premier, & qu'il ne faut point choquer les opinions populaires du dernier. Je trouve d'abord le Philosophe. J'exigerois qu'il commençât son cours par une définition exacte de la Philosophie; qu'ensuite en remontant aux temps les plus reculés, il rapportât toutes les différentes opinions que les hommes ont eues selon l'ordre des temps qu'ont fleuri ceux qui les ont enseignées. Il ne suffiroit pas, par exemple, de leur dire, que les Stoïciens admettoient dans leur Systême, que les ames hu-

maines sont des parcelles de la Divinité. Quelque belle & sublime que soit cette idée, le Professeur fera remarquer qu'elle implique contradiction, parce que si l'homme étoit une parcelle de la Divinité, il auroit des connoissances infinies qu'il n'a point; parce que si Dieu étoit dans les hommes, il arriveroit à présent que le Dieu Anglois se battoit contre le Dieu François & Espagnol; que ces diverses parties de la Divinité tâcheroient de se détruire réciproquement, & qu'enfin toutes les Scélérateffes, tous les crimes que les hommes commettent, seroient des oeuvres divines. Quelle absurdité d'admettre de pareilles horreurs! Donc elles ne sont pas vraies. S'il touche au Système d'Epicure, il s'arrêtera surtout sur l'impassibilité que ce Philosophe attribue à ses Dieux, ce qui est contraire à la Nature divine: il n'oubliera pas d'insister sur l'absurdité de la déclinaison des Atomes, & sur

tout ce qui répugne à l'exactitude & à la liaison du raisonnement. Il fera sans doute mention de la Secte Acataleptique & de la nécessité où les hommes se trouvent souvent de suspendre leur jugement en tant de matières métaphysiques, où l'analogie & l'expérience ne sauroient leur prêter de fil pour se conduire dans ce Labyrinthe. Ensuite il en viendra à Galilée; il exposera nettement son Système; il ne manquera pas d'appuyer sur l'absurdité du Clergé Romain qui ne vouloit pas que la Terre tournât, qui se révoltoit contre les Antipodes, & qui tout infailible qu'il croyoit être, perdit à cette fois au moins son procès devant le Tribunal de la raison. Viendra ensuite Copernic, Ticho-Brahé, le Système des Tourbillons. Le Professeur démontrera à ses auditeurs l'impossibilité du plein qui s'opposeroit à tout mouvement; il prouvera évidemment, malgré Descartes, que les animaux ne sont pas des

Machines. Ceci fera suivi de l'Abrégé du Syffème de Neuton, du vuide qu'il faut admettre fans qu'on puiffe dire fi c'est une négation d'existence, ou fi ce vuide est un Etre à la Nature duquel nous ne pouvons attacher aucune idée précife. Cela n'empêchera pas que le Professeur n'inffruife fon Auditoire du parfait rapport de ce Syffème calculé par Neuton, avec les phénomenes de la Nature; & c'est ce qui obligea les modernes d'admettre la pefanteur, la gravitation, la force centripede & la force centrifuge, propriétés occultes de la Nature inconnuës jufqu'à nos jours. Ce fera alors le tour de Leibnitz, du Syffème des Monades & de celui de l'harmonie préétablie. Le Professeur fera remarquer fans doute, que fans unité, point de nombre. Donc il faut admettre des Corps infécables dont la matière foit compofée. Il fera observer de plus à fon Auditoire, qu'idéalement la matière peut fe di-

vifer à l'infini; mais que dans la pratique les premiers Corps pour être trop déliés, échappent à nos sens, & qu'il faut de toute nécessité des premières parties indestructibles, qui servent de principes aux Eléments; car rien ne se fait de rien, & rien ne s'a-néantit. Ce Professeur représentera le Sy-stème de l'harmonie préétablie, comme le Roman d'un homme de beaucoup de génie; & il ajoutera sans doute, que la Nature prend la voie la plus courte pour arriver à ses fins: il remarquera qu'il ne faut pas multiplier les Etres sans nécessité. Viendra ensuite Spinoza, qu'il réfutera sans peine, en employant les mêmes arguments dont il s'est servi contre les Stoïciens; & s'il prend ce Système du côté où il paroît nier l'existence du premier Etre, rien ne lui sera plus facile que de le réduire en poudre, surtout s'il fait voir la destination de chaque chose, le but pour le quel elle est faite. Tout, même

jusqu'à la végétation d'un brin d'herbe, prouve la Divinité; & si l'homme jouit d'un degré d'intelligence qu'il ne s'est point donné, il faut à plus forte raison, que l'Etre dont il tient tout, ait un esprit infiniment plus profond & plus immense. Notre Professeur ne mettra pas Mallebranche tout-à-fait de côté. En développant les principes de ce savant Pere de l'oratoire, il montrera que les conséquences qui en découlent naturellement, ramènent à la Doctrine des Stoïciens, à l'ame universelle dont tous les Etres animés font partie. Si nous voyons tout en Dieu, si nos sensations, nos pensées, nos desirs, notre volonté émanent directement de ses opérations intellectuelles sur nos organes, nous ne devenons que des Machines mues par des mains divines. Dieu reste seul, & l'homme disparaît. Je me flatte que Monsieur le Professeur, s'il a le sens commun, n'oubliera pas le sage Locke, le seul des mé-

taphyciens qui a sacrifié l'imagination au bon sens, qui suit l'expérience autant qu'elle peut le conduire, & qui s'arrête prudemment quand ce guide vient à lui manquer. Est-il question de morale? Monsieur le Professeur dira quelques mots de Socrate; il rendra justice à Marc-Aurele, & il s'étendra plus amplement sur les offices de Cicéron, le meilleur ouvrage de morale qu'on ait écrit & qu'on écrira.

Je ne dirai que deux mots aux médecins. Ils doivent surtout accoutumer leurs Eleves à bien examiner les symptômes des maladies pour en bien connoître le genre. Ces symptômes sont un pouls rapide & foible; un pouls fort & violent; un pouls intermittent; la secheresse de la langue; les yeux; la nature de la transpiration; les sécretions, tant urines que matières fécales, dont ils peuvent tirer des inductions pour apprécier moins vaguement le genre de Marasme qui

cause la Maladie; & c'est sur ces connoissances qu'il doit faire choix des remedes convenables. Le Professeur fera de plus soigneusement observer à ses Ecoliers la prodigieuse différence des tempéraments & l'attention qu'ils exigent. Il promenera la même maladie de tempérament en tempérament; il insistera principalement sur la nécessité d'observer combien dans la même maladie la médecine doit être proportionnée à la compétence de la constitution du patient. Je n'ose pas néanmoins présumer, qu'avec toutes ces instructions ces jeunes Ecolapes fassent des miracles. Le gain que le Public y fera, c'est qu'il y aura moins de Citoyens tués par l'ignorance ou par la paresse des médecins.

Pour abrégé, je passe sur la Botanique, la Chymie, & les expériences physiques, afin d'entreprendre Monsieur le Professeur en Droit, qui m'a la mine bien rébarbative.

Je lui dirai: Monsieur! nous ne sommes plus dans le siècle des mots, nous sommes dans celui des choses. De grace, pour l'avantage du Public, daignez mettre un peu moins de pédanterie & plus de bon sens dans les profondes Leçons que vous croyez faire. Vous perdez votre temps, Monsieur, à enseigner un droit public, qui n'est pas même un droit particulier, que les Puissants ne respectent pas, & dont les foibles ne tirent aucune assistance: Vous endoctrinez vos Ecoliers des Loix de Minos, de Solon, de Lycurgue, des douze Tables de Rome, du Code de l'Empereur Justinien; & pas le mot, ou peu de chose des loix & des Coutumes reçues dans nos Provinces. Pour vous tranquilliser, nous vous promettons de croire, que votre cervelle est formée de la quintessence de celles de Cujas & de Barthole fondues ensemble; mais daignez considérer que rien n'est plus précieux que le

temps, & que celui qui le perd en phrafes inutiles, est un prodigue auquel vous adju-geriez le Séquestre si on l'accusoit devant votre Tribunal. Permettez donc, Monsieur, tout érudit que vous êtes, qu'un ignorant de ma trempe (si vous encouragez ma timidité) vous propose un espece de Cours de droit que vous pourriez faire. Vous commencerez par prouver la nécessité des loix, parcequ'aucune fociété ne peut se soutenir sans elles. Vous montrerez qu'il y en a de civiles, de criminelles, & d'autres qui ne sont que de convention. Les premières servent pour assurer les possessions, soit pour les héritages, soit pour les dots, les Douaires, les contrats de ventes & d'achats; elles indiquent les principes qui servent de regle pour décider des limites ainsi que pour éclaircir des droits qui sont en litige. Les loix criminelles sont plutôt pour atterrer le crime que pour le punir; les peines doivent

être proportionnées aux délits, & les châti-
ments les plus doux doivent en tout temps
être préférés aux plus rigoureux. Les loix de
convention font celles que les Gouverne-
ments établissent pour favoriser le commerce
ou l'industrie. Les deux premières fortes de
loix font d'un genre stable; les dernières
font sujettés à des changements soit par des
causes internes ou externes, qui peuvent ob-
liger d'abroger les unes & d'en créer de nou-
velles. Ce préambule exposé avec toute la
netteté nécessaire, Monsieur le Professeur,
sans consulter Grotius ni Puffendorff, aura
la bonté d'analyser les loix de la contrée où
il réside: il se gardera surtout de donner du
goût à ses Eleves pour l'esprit contentieux;
au lieu d'en faire des embrouilleurs, il en
fera des débrouilleurs; & il emploiera tous
ses soins à mettre de la justesse, de la clarté
& de la précision dans ses Leçons. Pour
former à cette méthode ses disciples dès leur

jeunesse, il ne négligera pas surtout de leur inspirer du mépris pour l'esprit contentieux qui sophistique tout, & qui semble un répertoire inépuisable de subtilités & de chicanes.

Je m'adresse à présent à Monsieur le Professeur d'Histoire; je lui propose pour modele le savant & célèbre Thomafius. Notre Professeur gagnera de la réputation s'il approche de ce grand homme; de la gloire, s'il l'égale: Il commencera son cours selon l'ordre des temps, par les histoires anciennes; il finira par les histoires modernes. Il n'omettra aucun Peuple dans cette suite de siècles; il n'oubliera ni les Chinois, ni les Russes, ni la Pologne, ni le Nord, comme il est arrivé à Monsieur Bossuet dans son ouvrage, d'ailleurs très estimable. Notre Professeur s'appliquera surtout à l'histoire d'Allemagne comme la plus intéressante pour les Allemands; il se gardera cependant de s'enfoncer trop avant dans l'obscurité des origines

sur les quelles les Documents nous manquent, & qui au demeurant, sont des connoissances assez inutiles. Il parcourera sans s'appesantir le neuvième, le dixième, l'onzième, le douzième siècles; il s'étendra davantage sur le treizième siècle, où l'histoire commence à devenir plus intéressante. A mesure qu'il avance, il entrera dans de plus grands détails, parce que ces faits sont liés davantage à l'histoire de nos jours; il s'arrêtera plus particulièrement sur les événements qui ont eu des suites que sur ceux qui sont morts sans postérité, si j'ose m'exprimer ainsi. Le Professeur remarquera l'origine des droits, des usages, des loix; il fera connoître à quelles occasions elles se sont établies dans l'Empire. Il faut qu'il marque l'Epoque où les villes Impériales devinrent libres, & quels furent leurs privilèges, comment se forma la Hanze ou la ligue des Villes anseatiques; comment les Evêques & les Abbés devinrent

Souverains; il expliquera de son mieux, comment les Electeurs acquirent le droit d'élire les Empereurs. Les différentes formes dont la justice a été administrée dans cette suite de siècles, ne doit pas être omise. Mais c'est surtout depuis Charles quint, que Monsieur le Professeur fera le plus d'usage de son discernement & de son habileté: Depuis cette époque tout devient intéressant & mémorable. Il s'appliquera à débrouiller de son mieux les causes des grands événements; indifférent pour les personnes, il louera les belles actions de ceux qui se sont illustrés, & il blâmera les fautes de ceux qui en ont commises. Voilà enfin les troubles de la Religion qui commencent. Le Professeur traitera cette partie en philosophe. Viennent ensuite les guerres aux quelles ces troubles donnerent lieu; ces grands intérêts seront traités avec la dignité qui leur convient. Voilà la Suede qui prend parti contre l'Em-

pereur; le Professeur dira ce qui donna lieu à Gustave Adolphe de se transporter en Allemagne, & quelles raisons eut la France de se déclarer pour la Suede & pour la cause protestante; mais le Professeur ne répétera pas les vieux menfonges que de trop crédules historiens ont répandus. Il ne dira point que Gustave Adolphe a été tué par un Prince allemand qui servoit dans son Armée, parceque cela n'est ni vrai, ni prouvé, ni vraisemblable. La paix de Westphalie exigera un détail plus circonstancié, parcequ'elle est devenue la base des libertés Germaniques, une Loi qui restraint l'ambition impériale dans ses justes bornes, sur laquelle notre Constitution présente est fondée. Le Professeur rapportera ensuite ce qui s'est passé sous les regnes des Empereurs Léopold, Ioseph & Charles VI. Ce Champ vaste lui fournit de quoi exercer son érudition & son génie, surtout s'ils ne néglige rien d'essentiel; & il n'oubliera pas, après avoir ex-

posé tous les faits mémorables de chaque siècle, de rendre compte des opinions reçues, & des hommes qui se sont le plus distingués par leurs talents, par leurs découvertes, ou par leurs ouvrages; & il aura soin de ne pas omettre les étrangers contemporains des allemands dont il parle. Je crois qu'après avoir ainsi parcouru l'histoire, peuple après peuple, on rendroit un service aux Etudiants, si l'on rassembloit toutes ces matières & qu'on les leur représentât dans un tableau général. C'est surtout dans un tel ouvrage, que l'ordre chronologique seroit nécessaire, pour ne pas confondre les temps, & pour apprendre à placer chaque fait important selon l'ordre qu'il doit occuper; les Contemporains à côté des Contemporains; & pour que la Mémoire soit moins chargée de dates, il seroit bon de fixer les Epoque où les révolutions les plus importantes sont arrivées: ce sont autant de points d'appui pour la mémoire, qui se retiennent facilement, & qui

qui empêchent que cet immense cahos d'histoires ne s'embrouille dans la tête des jeunes gens. Un Cours d'histoire tel que je le propose, doit être bien digéré, profondément pensé, & exempt de toute minutie. Ce n'est ni le *Théatrum Europæum*, ni l'histoire des Germains de Monsieur de Bunau, que le Professeur doit consulter; j'aurois mieux l'adresser aux cahiers de Thomafius, s'il s'en trouve encore. Quel spectacle plus intéressant, plus instructif & plus nécessaire pour un jeune homme qui doit entrer dans le monde, que de repasser cette suite de vicissitudes qui ont changé si souvent la face de l'Univers! Où apprendra-t-il mieux à connoître le néant des choses humaines, qu'en se promenant sur les ruines des Royaumes & des plus vastes Empires? Mais dans cet amas de crimes qu'on lui fait passer devant les yeux, quel plaisir pour lui de trouver de loin en loin de ces ames vertueuses & divines qui semblent demander grace pour

la perversité de l'espece! Ce sont les modeles qu'il doit suivre. Il a vû une foule d'hommes heureux environnés d'adulateurs; la mort frappe l'idole, les flatteurs s'enfuient, la vérité paroît, & les cris de l'abomination publique étouffent la voix des Panégyristes. Je me flatte que le Professeur aura assez de sens pour marquer à ses disciples les bornes qui distinguent une noble émulation d'avec celles d'une ambition démesurée, & qu'il les fera réfléchir sur tant de passions funestes qui ont entraîné les malheurs des plus vastes Etats; il leur prouvera par cent exemples, que les bonnes mœurs ont été les vraies gardiennes des Empires, ainsi que leur corruption, l'introduction du luxe, & l'amour démesuré des richesses, ont été de tout temps les précurseurs de leur chute. Si Monsieur le Professeur fuit le Plan que je propose, il ne se bornera pas à entasser des faits dans la mémoire de ses Ecoliers; mais il travaillera à former leur jugement, à rectifier leur façon

de penser, & surtout à leur inspirer de l'amour pour la vertu, ce qui, selon moi, est préférable à toutes les connoissances indigestes dont on farcit la tête des jeunes gens.

Il résulte en général de tout ce que je viens de vous exposer, que l'on devrait s'appliquer avec zèle & empressement à traduire dans notre langue tous les auteurs Classiques des langues anciennes & modernes, ce qui nous procureroit le double avantage de former notre Idiome & de rendre les connoissances plus universelles. En naturalisant tous les bons auteurs, ils nous apporteroient des idées neuves & nous enrichiroient de leur diction, de leurs graces, & de leurs agréments; & combien de connoissances le Public n'y gagnera-t-il pas? De vingt-six millions d'habitants qu'on donne à l'Allemagne, je ne crois pas que cent mille d'entr'eux sachent bien le latin, surtout si vous décomptez ce fatras de Prêtres ou de Moines qui fait à peine autant de latin qu'il en faut

pour entendre tant bien que mal la Syntaxe. Or voilà donc vingt-cinq millions neuf-cent mille ames exclusés de toutes connoissances, parcequ'elles ne fauroient les acquérir dans la langue vulgaire. Quel changement plus avantageux pourroit donc nous arriver que celui de rendre ces lumières plus communes en les répandant partout? Le Gentilhomme qui passe sa vie à la Campagne, feroit un choix de lecture qui lui feroit convenable, il s'instruiroit en s'amusant; le gros bourgeois en deviendroit moins rustre; les gens désœuvrés y trouveroient une ressource contre l'ennui; le goût des Belles-lettres deviendroit général, & il répandroit sur la société l'aménité, la douceur, les graces, & des ressources inépuisables pour la conversation. De ce frottement des esprits résulteroit ce tact fin, le bon goût qui par un discernement prompt saisit le beau, rejette le médiocre, & dédaigne le mauvais. Le Public devenu ainsi juge éclairé obligera les auteurs nouveaux à

travailler leurs ouvrages avec plus d'affiduité & de soin, & à ne les donner au jour qu'après les avoir bien limés & repolis.

La marche que j'indique n'est point née de mon imagination; c'est celle de tous les peuples qui se sont policés; il n'y en a pas d'autre. Plus le goût des Lettres gagnera, plus il y aura de distinction & de fortune à attendre pour ceux qui les cultivent supérieurement; plus l'exemple de ceux-là en animera d'autres. L'Allemagne produit des hommes à recherches laborieuses, des Philosophes, des génies, & tout ce que l'on peut désirer; il ne faut qu'un Prométhée qui dérobe du feu céleste pour les animer.

Le fol qui a produit le fameux Des Vignes, Chancelier du malheureux Empereur Frédéric II. celui où sont nés ceux qui écrivent les lettres des hommes obscurs (bien supérieurs à leur siècle,) eux qui sont les modèles de Rabelais; le fol qui a produit le fameux Erasme dont l'éloge de la folie pétil-

le d'esprit, & qui vaudroit encore mieux, si l'on en retranchoit quelques platitudes monacales qui se ressentent du mauvais goût du temps; le pays qui a vû naître un Mélancton aussi sage qu'érudit; le sol, dis-je, qui a produit ces grands hommes n'est point épuisé, & en feroit éclore bien d'autres. Que de grands hommes n'ajouterois-je pas à ceux-ci? Je compte hardiment au nombre des nôtres, Copernic, qui par ses calculs rectifia le Systême planétaire, & prouva ce que Ptolomée a osé avancer quelques milliers d'années avant lui; tandis qu'un moine d'un autre côté de l'Allemagne découvrit par ses opérations chymiques les étonnants effets de l'explosion de la poudre; qu'un autre inventa l'Imprimerie, art heureux qui perpétue les bons Livres, & met le Public en état d'acquérir des connoissances à peu de fraix; un Otto Géric, esprit inventif, auquel nous devons la pompe pneumatique. Je n'oublierai certainement pas le célèbre Leibnitz, qui

a rempli l'Europe de son nom; si même son imagination l'a entraîné dans quelques visions systématiques, il faut toutefois avouer que ses écarts sont ceux d'un grand génie. Je pourrois grossir cette liste des noms de Thomafius, de Biffinger, de Haller, & de bien d'autres; mais le temps présent m'impose filence. L'éloge des uns humilieroit l'amour-propre des autres.

Je prévois qu'on m'objectera peut-être que pendant les guerres d'Italie on a vû fleurir Pic de la Mirandole. J'en conviens; mais il n'étoit que favant. On ajoutera, que pendant que Cromvel bouleverfoit fa patrie & fefoit décapiter fon Roi fur un échafaut, Toland publioit fon Léviatan; & peu après lui, Milton mit en lumière fon Paradis perdu; que même du temps de la Reine Elifabeth le Chancelier Bacon avoit déjà éclairé l'Europe & s'étoit rendu l'oracle de la philosophie, en indiquant les découvertes à faire, & en montrant le chemin qu'il fal-

loit suivre pour y parvenir; que pendant les guerres de Louis XIV. les bons auteurs en tout genre illustrent la France: pourquoi donc, dira-t-on, nos guerres d'Allemagne auroient-elles été plus funestes aux Lettres que celles de nos voisins? Il me fera aisé de vous répondre. En Italie les Lettres n'ont véritablement fleuri que sous la protection de Laurent de Médicis, du Pape Léon X, & de la maison d'Est. Il y eut dans ces temps quelques guerres passagères, mais non destructives; & l'Italie jalouse de la gloire que devoit lui procurer la renaissance des Beaux-arts, les encourageoit autant que ses forces le permettoient. En Angleterre la politique soutenuë du fanatisme de Cromvel, n'en vouloit qu'au Trône: cruel envers son Roi, il gouverna sagement sa Nation; aussi le commerce de cette Isle ne fut-il jamais plus florissant que sous son Protectorat. Ainsi le Béhémoth ne peut se regarder que comme un Libelle de parti. Le Paradis de Milton

vant mieux fans doute : Ce poëte étoit un
 homme d'une imagination forte , qui avoit
 pris le fujet de fon Poëme dans une de ces
 farces religieufes qu'on jouoit encore de fon
 temps en Italie ; & il faut remarquer furtout
 qu'alors l'Angleterre étoit paifible & opulen-
 te. Le Chancelier Bacon qui s'illustra fous
 la Reine Elifabeth, vivoit dans une Cour po-
 lie ; il avoit les yeux pénétrants de l'aigle de
 Jupiter pour fcruter les fciances, & la fa-
 geffe de Minerve pour les digérer. Le gé-
 nie de Bacon eft comme ces phénomènes ra-
 res qu'on voit paroître de loin en loin,
 & qui font autant d'honneur à leur fié-
 cle qu'à l'efprit humain. En France le
 Miniftère du Cardinal de Richelieu avoit
 préparé le beau Siècle de Louis XIV. Les
 lumières commençoient à fe répandre ; la
 guerre de la Fronde n'étoit qu'un jeu d'en-
 fant. Louis XIV. avide de toute forte
 de gloire, voulut que fa nation fût la premiè-
 re pour la littérature & le bon goût, com-

me en puissance, en conquêtes, en politique & en commerce. Il porta ses armes victorieuses dans les pays ennemis. La France se glorifioit des succès de son monarque sans se ressentir des ravages de la guerre. Il est donc naturel que les Muses qui se complaisent dans le repos & dans l'abondance, se fixassent dans son Royaume. Mais ce que vous devez remarquer surtout, Monsieur, c'est qu'en Italie, en Angleterre, en France, les premiers hommes de Lettres & leurs successeurs écrivirent dans leur propre langue. Le Public dévoroit ces ouvrages, & les connoissances se répandoient généralement sur toute la Nation. Chez nous, c'étoit toute autre chose. Nos querelles de religion nous fournirent quelques ergoteurs, qui discutant obscurément des matières inintelligibles, souvenoient, combattoient les mêmes arguments, & méloient les injures aux Sophismes. Nos premiers savants furent, comme partout, des hommes qui entassoient faits sur faits dans

leur mémoire, des pédants fans jugement, des Lipfius, des Freinshemius, des Gronovius, des Gravius, pesants restaurateurs de quelques phrafes obscures, qui se trouvoient dans les anciens Manuscripts. Celà pouvoit être utile jusqu'à un certain point, mais il ne falloit pas attacher toute leur application à des vétilles minucieufes, par conséquent peu importantes. Ce qu'il y eut de plus fâcheux c'est que la vanité pédantesque de ces Messieurs aspiroit aux applaudiffemens de toute l'Europe: En partie pour faire parade de leur belle latinité, en partie pour être admirés des pédants étrangers, ils n'écrivoient qu'en latin; de forte que leurs ouvrages étoient perdus pour presque toute l'Allemagne. Delà il réfulta deux inconveniens, l'un que la langue allemande n'étant point cultivée, demeura chargée de son ancienne rouille; & l'autre, que la masse de la Nation, qui ne favoit pas le latin, ne pouvant s'instruire faute d'entendre une langue morte, conti-

nua de croupir dans la plus crasse ignorance. Voilà des vérités auxquelles personne ne pourra répondre. Que Messieurs les savants se souviennent quelquefois, que les sciences sont les aliments de l'ame; la mémoire les reçoit comme l'estomac; mais elles causent des indigestions, si le jugement ne les digere. Si nos connoissances sont des trésors, il faut, non pas les enfouir, mais les faire profiter en les répandant généralement dans une langue entendue par tous nos concitoyens.

Ce n'est que depuis peu que les gens de Lettres ont pris la hardiesse d'écrire dans leur langue maternelle, & qu'ils ne rougissent plus d'être allemands. Vous savez qu'il n'y a pas longtemps qu'a paru le premier Dictionnaire de la langue Allemande qu'on ait connu: Je rougis de ce qu'un ouvrage aussi utile ne m'ait pas devancé d'un siècle; cependant on commence à s'appercevoir qu'il se prépare un changement dans les esprits; la gloire nationale se fait entendre, on am-

bitionnie de se mettre de niveau avec ses voisins, & l'on veut se frayer des routes au Parnasse, ainsi qu'au temple de mémoire; ceux qui ont le tact fin le remarquent déjà. Qu'on traduise donc les ouvrages Classiques anciens & modernes dans notre langue. Si nous voulons que l'argent circule chez nous, répandons le dans le Public, en rendant communes les sciences qui étoient si rares autrefois.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui a retardé nos progrès, j'ajouterai le peu d'usage que l'on a fait de l'allemand dans la plupart des Cours d'Allemagne. Sous le regne de l'Empereur Joseph on ne parloit à Vienne qu'Italien; l'Espagnol prévalut sous Charles VI. & durant l'Empire de François I. né Lorrain, le François se parloit à sa Cour plus familièrement que l'Allemand: Il en étoit de même dans les Cours Electorales. Quelle pouvoit en être la raison? Je vous le répète, Monsieur, c'est que l'Espagnol,

l'Italian & le François étoient des langues
fixées, & la notre ne l'étoit pas. Mais
consolons nous; la même chose est arrivée
en France. Sous François I, Charles IX,
Henri III. dans les bonnes Compagnies on
parloit plus l'Espagnol & l'Italian que le
François; & la langue nationale ne fut en
vogue qu'après qu'elle devint polie, claire,
élégante, & qu'une infinité de Livres classi-
ques l'eurent embellie de leurs expressions
pittoresques & en même temps fixé sa mar-
che grammaticale. Sous le regne de Louis
XIV. le françois se répandit dans toute l'Eu-
rope, & cela en partie pour l'amour des
bons auteurs qui florissoient alors, même
pour les bonnes traductions des anciens qu'on
y trouvoit. Et maintenant cette langue est
devenuë un passe-partout qui vous introduit
dans toutes les maisons & dans toutes les
villes. Voyagez de Lisbonne à Pétersbourg,
& de Stockholm à Naples en parlant le fran-
cois, vous vous faites entendre partout.

Par ce seul Idiome , vous vous épargnez quantité de langues qu'il vous faudroit favoir, qui surchargeroient votre mémoire de mots, à la place desquels vous pouvez la remplir de choses, ce qui est bien préférable.

Voilà, Monsieur, les différentes entraves qui nous ont empêchés d'aller aussi vite que nos voisins; toutefois ceux qui viennent les derniers, surpassent quelquefois leurs prédécesseurs: cela pourra nous arriver plus promptement qu'on ne le croit, si les Souverains prennent du goût pour les Lettres; s'ils encouragent ceux qui s'y appliquent, en louant & récompensant ceux qui ont le mieux réussi; que nous ayons des Médecis, & nous verrons éclore des génies. Des Augustes feront des Virgiles. Nous aurons nos auteurs classiques; chacun, pour en profiter, voudra les lire; nos voisins apprendront l'allemand, les Cours le parleront avec délice; & il pourra arriver que notre langue polie & perfectionnée s'étende en faveur de nos bons Ecrivains d'un

bout de l'Europe à l'autre. Ces beaux jours de notre Littérature ne sont pas encore venus; mais ils s'approchent. Je vous les annonce, ils vont paroître; je ne les verrai pas, mon âge m'en interdit l'espérance. Je suis comme Moïse; je vois de loin la Terre promise, mais je n'y entrerai pas. Passez moi cette comparaison. Je laisse Moïse pour ce qu'il est, & ne veux point du tout me mettre en parallele avec lui; & pour les beaux jours de la Littérature, que nous attendons, ils valent mieux que les rochers pelés & arides de la stérile Idumée.



De 743

De 743

114

47

44

ULB Halle

3

005 355 702



514

De



Inches
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Purple

Cyan

Green

Yellow

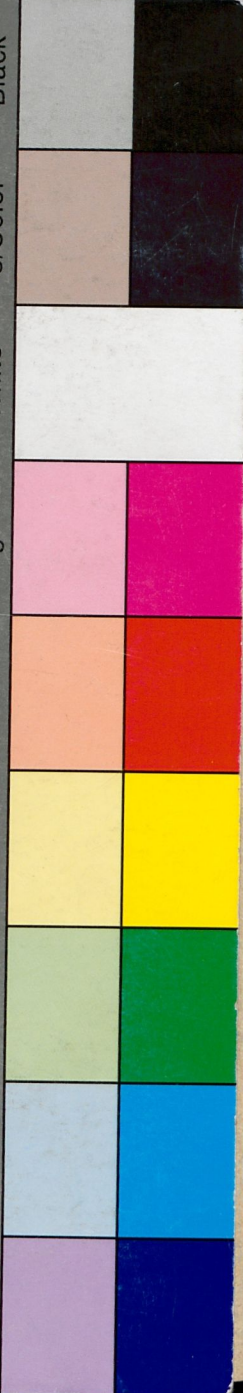
Red

Magenta

White

3/Color

Black



DE
LA LITTERATURE
ALLEMANDE;
DES DEFAUTS
QU'ON PEUT LUI REPROCHER;
QUELLES EN SONT LES CAUSES;
ET
PAR QUELS MOYENS ON PEUT
LES CORRIGER.



*Garty
Fische*

A BERLIN,
chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.
1780.

